

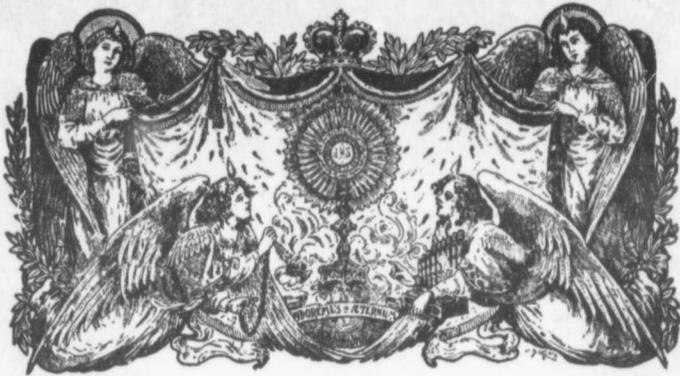


Priere. — O Dieu qui avec eclat et les cœurs
des hôtes par la lumière du St-Esprit/ accordez,
nous par le même Esprit de gloire et qui est bien
et de jour sans cesse de la consolation dont il
est la source. Par Jésus-Christ/ Notre-Seigneur.

Et repleti sunt omnes Spiritu sancto. Act. 4.



I
exc
fut
S
S
D
M
re
Au
L
ge
qu
teu
Di
M
M



Sommaire du Mois de Juillet 1904.

Pensée dominante : Combien nous devons apprécier la sainte Messe. — Autour de la question scolaire. — *Poésie* : Pitié mon Dieu. — Les miracles du Saint Sacrement. — La Servante vaniteuse. — Fleurs et Larmes : (*suite et fin.*) — Vacances d'Algonquines. — Sujet d'Adoration : Le Pain de l'Ame. — Pied Léger : (*extraits.*) — Madeleine aux pieds de Jésus : (*cantique.*) — L'Organiste : (*suite et fin.*) — Petite Chronique Eucharistique : Au Cénacle de Montréal. — A New York. — Au Juvénat de Terbonne.

PENSÉE DOMINANTE

Pour le Mois de Juillet 1904.

Combien nous devons apprécier la Sainte Messe.

Si l'on en juge par le nombre toujours relativement restreint des fidèles qui assistent aux messes célébrées la semaine dans nos villes ou nos campagnes, on peut supposer que bien peu de chrétiens apprécient avec l'intelligence de la foi, la valeur et l'excellence du Saint-Sacrifice de la Messe.

Sans doute, beaucoup d'entre eux peuvent alléguer des excuses valables ; la plupart, convenons-en, n'ont que de futiles prétextes pour voiler leur blâmable froideur.

La première cause de leur indifférence, c'est l'igno-

rance ou l'oubli de ce qu'est la Sainte Messe. On oublie que le Saint Sacrifice est, selon le mot de la théologie, substantiellement le même que celui du Calvaire, et, par conséquent, ni lui cède ni en excellence, ni en valeur.

* * *

Le Sacrifice de l'autel possède en effet toute l'excellence du Sacrifice de la Croix, parce qu'il en est la reproduction vivante, parfaite et authentique, ayant le même Prêtre et la même Victime : Jésus Christ.

C'est la veille de son sacrifice sanglant que le Sauveur institue le sacrifice de l'autel. Et pour mieux marquer ce rapprochement, il explique, comme si le Sacrifice sanglant de la Croix était déjà accompli : " Ceci est mon Corps livré pour vous... Ceci est mon Sang répandu pour la rémission des péchés... Faites ceci en mémoire de moi. Toutes les fois que vous le ferez, vous renouvellez la mort du Seigneur."

Au Calvaire et sur l'autel, il n'y a donc essentiellement qu'un seul et même sacrifice : il ne peut y avoir non plus qu'un même prêtre et qu'une même victime.

Nous retrouvons ainsi, à l'autel comme au Calvaire, sous le voile du prêtre visible, le divin Prêtre invisible immolant, sous le voile des espèces, la Victime divine ; et par conséquent nous y retrouvons aussi, avec toute son excellence et toute sa valeur, le même sublime Sacrifice offert une première fois sur la Croix. C'est ce que confirme excellemment cette parole de Saint Jean Chrysostome : " Quand vous voyez le ministre sacré offrir le divin sacrifice, ne croyez pas qu'il soit le véritable prêtre, mais considérez-le plutôt comme la main du Christ invisible."

Le Saint Concile de Trente affirme formellement aussi la même vérité : " Notre généreux Rédempteur, dit-il, qui s'est offert sur la croix, s'offre encore maintenant par le ministère sacerdotal."

Seul le mode sanglant ou non sanglant d'offrande distingue, à l'autel et au Calvaire, l'unique et ineffable sacrifice de la Loi nouvelle.

* * *

Etant le même à la Croix et à l'autel, ayant sous ses deux formes la même excellence, il est évident qu'il

doit avoir aussi la même valeur et produire les mêmes fruits au Calvaire et à l'autel. C'est encore la doctrine formelle du Saint Concile : " Par ce sacrifice eucharistique, dit-il, nous recevons abondamment les fruits de l'oblation sanglante."

Avec la même puissance et la même efficacité que sur la Croix, Jésus, la divine Victime de l'autel, adore son Père au nom de tous les hommes dont il est le premier-né ; il reconnaît que toute vie, tout bien vient de lui ; et il s'offre pour reconnaître que venant de Dieu, Dieu a de toute vie et de tout bien la libre et absolue disposition.

Hostie de louanges, il remercie son Père des grâces qu'il lui a accordées, et, par lui, à tous les hommes ; il se fait notre action de grâces perpétuelle.

Victime de propitiation, il demande sans cesse pardon pour les péchés qui se renouvellent sans cesse, associant l'homme à sa réparation, en se l'unissant dans son offrande.

Il est enfin notre avocat, qui intercède avec des larmes et des cris perçants, et dont le sang crie miséricorde.

Et de l'autel coulent alors les flots de grâces qui ont jailli une première fois au pied de la Croix, pour se répandre sur le monde : grâces de rédemption et de purification, grâces de réconciliation et d'amitié avec notre Père céleste ; grâces de lumière, d'amour et de force pour tous les besoins de cette vie, qui n'est qu'une effroyable lutte contre les ténèbres, contre la haine et les puissances de l'enfer.

L'autel est aussi la fontaine d'eau vive, versant sur les chères âmes du Purgatoire le rafraîchissement et la résignation, avec l'amour toujours plus fort à mesure que s'achève la purification.

Chrétiens, sachons désormais apprécier la Sainte Messe, l'acte le plus grand et le plus divin qui s'accomplisse sur cette terre ; sachons en reconnaître les fruits et les mettre à profit pour nous-mêmes, pour le prochain, et pour nos chers défunts. Dieu ne prodigue pas en vain ses trésors. Il veut que nous les recevions avec amour et reconnaissance. Malheur à ceux qui les auront méprisés ; car ils auront par là, méprisé l'Amour infini ! Et cet Amour méprisé a alors un autre don, don effroyable,

qu'il impose : l'enfer éternel. Le Dieu-amour, attaqué par le mépris, se défend et devient le Dieu-Justice.

Aimons à méditer fréquemment l'ineffable mystère de l'autel, et pour cela servons-nous de la meilleure méthode, qui est, sans contredit, celle d'y assister avec piété, respect, attention et amour.

F. G.

////////////////////////////////////

Autour de la Question Scolaire.

UNE DISTINCTION PONTIFICALE — UNE VIEILLE NEUVAINES.

Nous apprenions dernièrement avec grand plaisir que la brochure de M. H. Bernard, sur la Ligue d'enseignement, a valu à son auteur une lettre encourageante — récompense aussi exceptionnelle que méritée — de Sa Sainteté Pie X.

On s'étonne des événements actuels de France : on devrait plutôt s'inquiéter de leur cause directe, c'est-à-dire de la loi scolaire votée en 1882. Les violences du gouvernement ne sont qu'un fruit : l'arbre fut planté alors. " Qui sème le vent récolte la tempête." Combes est un *fils naturel* de Ferry.

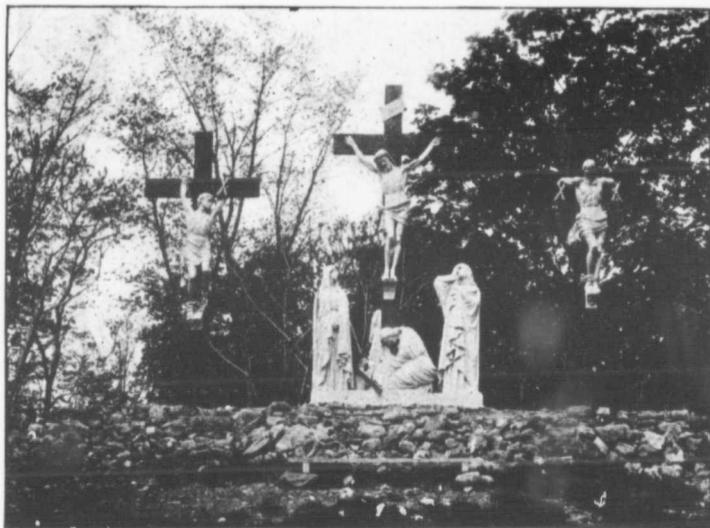
Beaucoup de braves gens se laissèrent prendre aux hypocrisies du grand Jules, comme on appelait ce dernier. Je me souviens surtout de la naïveté d'une de ses parentes, très dévote personne. Son cousin Ferry voulait entrer dans la carrière politique — une candidature à Paris, en 1871 — et son adversaire M. Cochin, semblait avoir toutes les chances d'être élu.

On propose une neuvaine de communions ; on y intéresse les prêtres de la paroisse : " Nous ferons la neuvaine, disait la bonne fille, pour le succès de Mr. Cochin... et Jules restera en province, bon avocat, et chrétien passable..." Hélas ! au cours de la neuvaine on commença à distinguer ! — Mais il a d'excellentes intentions ; il aime la religion — bref, les dernières communions ne furent plus pour Mr. Cochin. Jules fut élu.

Or, la veille de l'élection, Ferry, le bon apôtre, pendant que la pieuse cousine importunait le ciel en sa faveur, était monté à Belleville, en disant à un ami : " Il faut payer d'audace... tu vas voir comme ils g...leront ! "

Et dans la salle, pleine d'électeurs à tête chaude, socialistes du lendemain, il lance la phrase niée en vain depuis : " Il y a trois chancres à extirper en France : le clergé, la magistrature et l'armée ! Il eût pu ajouter déjà : Et pour y arriver, il nous suffira d'une nouvelle loi scolaire." — Les faits l'ont trop prouvé depuis.

L
L
A
Q
R
A
C
L
S
—
O
J
P
O
Q



Pitié mon Dieu !

Aux amis du Pèlerinage de la Réparation.

— — —

HORS de Ville-Marie à la blanche ceinture
S'étend la vaste plaine où, d'une libre allure
Le grand vent d'est murmure et s'en va, bondissant,
Longeant le Fleuve-Roi qu'il gronde en le berçant :
Ardeur bruyante et calme, et sauvage harmonie !
Quelquefois, tout s'endort. Le fleuve, lame unie
Reflète un soleil pâle, avec des tons d'argent ;
A travers les champs noirs l'œil se perd, en songeant.
Ce soir, sous le gris-clair d'un ciel chargé de pluie
Le vent passe, frôlant les trembles, qu'il essuie
Secouant leurs rameaux tout alourdis de pleurs.
— Nous sommes au Bosquet des divines douleurs.
O Christ ! douce victime ! ici, parce que j'aime,
Je suis venu pleurer. Mais ailleurs, on blasphème !
Peut-être, près de nous, en plus d'un mauvais lieu,
On commet l'infamie : on trame contre Dieu
Quelque projet de haine ou de basse sottise !

On s'empresse au théâtre, on évite l'église :
 Et l'image équivoque, et le livre pervers
 Font deviner le vice à des yeux grands ouverts !

* * *

J'ai donc prié, Seigneur, dans la grotte profonde
 Où ton doux Cœur ploya sous les péchés du monde ;
 J'ai vu l'ange brillant, le calice d'horreur,
 J'ai suivi le Chemin de ton amour vainqueur,
 J'ai vu près de la Croix une foule amassée ;
 Et toi, Sauveur béni, la face convulsée
 Tout nu, les os meurtris, le sang coulant à flots ;
 Et dans mon cœur contrit bruissaient de lents sanglots !
 ... Puis, un silence épais. La nuit jette ses ombres
 Sur le sinistre roc et sur les trois croix sombres :
 Le vent gémit : " Seigneur, souvenez-vous de moi
 Dans le Ciel glorieux dont Vous êtes le Roi ! "
 C'est Dismas, le larron converti. Son corps frère
 Se tournant vers Celui que l'amour lui révèle,
 Il meurt en cet effort, en ce cri suppliant.
 L'autre, impassible et dur, raidit en expirant
 Sa poitrine sans cœur, sa lèvre dédaigneuse ;
 Et, dans l'abîme ouvert à son âme orgueilleuse,
 En blasphémant l'amour, il veut tomber... maudit...
 Le vent siffla, rageur, dans la lugubre nuit.

Pointe-aux-Trembles, 23 mai. J. B.

Le Messager Canadien du Cœur de Jésus publie d'excellentes notes sur la vie de notre Fondateur, qu'il appelle l'Apôtre de l'Eucharistie au siècle dernier. Nous l'en remercions fraternellement, et, profitant de cette nouvelle expression de sympathie publique qui est en même temps un témoignage glorieux à notre Père, nous rappelons aux amis de nos œuvres que les Documents sur sa Vie et ses Vertus sont la base espérée du procès de Béatification. Prions, faisons prier, sollicitons des grâces éclatantes, des guérisons, pour aider à cette Cause, très chère aux amis de l'Eucharistie.

Le V. P. Eymard célébra sa dernière messe le 22 juillet 1868, et mourut en odeur de sainteté à la Mure d'Isère le 1er août.

jour
 U
 amis
 gers
 ainsi
 atter
 D
 ferm
 de c
 prop
 ment
 dogm
 à cet
 à ses
 ques
 réelle
 vérité
 "à n
 sure :



Les Miracles du Saint Sacrement

La Servante Vaniteuse. — (Cambrai 1616.)



VOUS-NOUS quelquefois songé aux dangers que court une personne vaniteuse ? La vanité est peut-être le défaut le plus commun dans le monde, et pourtant que de maux il engendre !

Le fait suivant arrivé à Cambrai en France nous en est une preuve.

Une jeune fille, voulant rassasier sa soif de toilettes et de parures, s'offrit un jour en service chez une riche famille d'hérétiques.

Usant du privilège de l'affection, ses parents et ses amis lui adressaient souvent des observations sur les dangers auxquels elle exposait son âme en communiquant ainsi avec des sectaires. Mais Angéla ne prêtait aucune attention à leurs paroles.

Durant quelques mois, sans doute pour faire parade de fermeté, elle sembla plus fidèle que jamais à ses devoirs de chrétienne. Puis la fréquentation de ses maîtres, leurs propos séducteurs, affaiblirent bien vite ces bons sentiments ; on arriva graduellement à lui faire professer les dogmes les plus impies. Hélas ! après cinq mois de séjour à cette école de Satan, Angéla avait l'audace de se mêler à ses maîtres pour injurier le prêtre, ridiculiser les pratiques du culte catholique et surtout pour nier la présence réelle de Jésus au Saint Sacrement. On voit bien ici la vérité de cette remarque faite par un orateur éminent : "à mesure que l'homme s'éloigne de la religion, à mesure aussi il s'endurcit et devient insensible à ce qui au-

paravant faisait vibrer son cœur d'enthousiasme et d'amour : " aussi Angéla, une fois engagée dans l'erreur, n'avait plus de yeux pour voir ni de cœur pour sentir la beauté de la religion de ses jeunes années. De sa bouche ne sortaient plus que sarcasmes et blasphèmes à l'adresse de Dieu.



Un être mystérieux, un chien hideux...

Toutefois, l'hypocrite servante semblait à certains jours fidèle à son ancienne religion et poussait même son audace jusqu'à s'approcher de la sainte Table. Mais à l'inspiration de ses maîtres, elle leur apportait l'Hostie qu'elle recevait en communion : tantôt elle la foulait aux pieds, tantôt elle la découpait avec des ciseaux, ou bien la per-

ça
qu
la

Sa
Er
ve
l'h

étr
cor
mo
les
mo
reç
na
à t
du
Ma
un
Cor
ble
Cet
vou
n'ét

L
sain
Pui
elle

" L
Con
il tr

P
l'Ho
et po

E
sang
ô clé
reus
qu'e
et de
de se

çait à coups de couteau, et sa rage sacrilège ne savait quels mauvais traitements inventer pour s'acharner sur la divine Eucharistie.

Longtemps ces abominations demeurèrent secrètes ; le Sauveur les subissait avec une miséricordieuse patience. Enfin il voulut manifester sa puissance, non pour se venger, mais pour corriger la malheureuse et lui inspirer l'horreur du sacrilège.

Un matin qu'elle s'avançait vers la Table Sainte, un être mystérieux, un chien hideux s'élança vers elle comme pour s'opposer à son passage. Elle hésita un moment et se mit à trembler. Mais, habituée à mépriser les remords de sa conscience, elle écarta vite ce premier mouvement de crainte, et elle consumma son crime. Elle reçut le pain sacré, le cacha dans son mouchoir et retourna vers la maison de profanation. C'était ajouter un crime à tant d'autres : c'était s'exposer à la colère implacable du Dieu puissant caché sous les espèces sacramentelles. Mais la miséricorde infinie n'était point lassée : Jésus fit un autre prodige pour convertir la servante perverse. Comme elle franchissait la porte, un monstre plus horrible que le premier lui apparut et menaça de l'étrangler. Cette fois, la frayeur s'empara d'elle au point qu'elle ne voulut pas demeurer seule un instant. Cependant, ce n'était pas encore assez pour toucher son cœur endurci.

Le jour de la Pentecôte 1616, Angéla fit de nouveau la sainte communion et rapporta chez elle l'Hostie sainte. Puis, s'abandonnant à toutes les fureurs de son impiété, elle vomit les plus violents blasphèmes contre le Christ : " Le voilà donc, criait-elle, ce Dieu des catholiques ! Comme il est muet ! S'il y avait là un Dieu, se laisserait-il traiter ainsi ? "

Puis, passant de la parole aux actes, elle déchira l'Hostie en deux parties, en écrasa une sous sa chaussure et perça l'autre avec un clou.

Et voilà que Jésus, crut devoir se révéler ; des flots de sang jaillirent de l'Hostie transpercée. En même temps, ô clémence divine ! ce sang guérit le cœur de la malheureuse : la vue de cette merveille lui cause une telle crainte qu'elle tombe à demi-morte et reste en proie à une longue et douloureuse maladie ; quand elle se releva de son lit de souffrance, Angéla était convertie.

Elle s'empessa de quitter la maison maudite, cause de ses malheurs, et expia ses égarements par la pratique des plus solides vertus.

Cette pauvre fille, on l'a vu, avait trop compté sur ses anciennes vertus ; et se croyant inébranlable dans sa foi elle s'est exposée au péril : elle y a succombé.

Que cet exemple nous soit une leçon. Ne comptons pas avec trop d'assurance sur notre piété ; évitons avec grand soin toute communication habituelle ou inutile avec les hérétiques, les impies, tous ceux dont les paroles ou les actions pourraient avoir une influence pernicieuse sur notre vie chrétienne.

H. B.

La Sainte de Méral.

MÉRAL est une petite paroisse de 1,400 habitants, située dans le département de la Mayenne, sur les confins de la Bretagne.

Là, de 1815 à 1847, vécut " la Sainte."

Victoire Brielle avait pour la sainte communion une ardente dévotion. Tous les dimanches, elle arrivait avant 5 heures à la porte de l'église. Pour cela, elle devait partir de la Crihaine, où elle demeurait, vers 3 heures et demie au plus tard, car elle venait hiver et été par des chemins très étroits, creusés à travers les champs. Victoire recherchait de préférence ces chemins si difficiles, mais solitaires, pour ne point être troublée dans son oraison. Arrivée à l'église, elle se confessait, puis se mettait au rang des pauvres, toujours à genoux, attendant le moment béni de la communion, qu'elle recevait avec une angélique ferveur.

Elle mourut à l'âge de trente-deux ans, assise à son rouet, où elle filait sa quenouille.

Vingt ans après (1866), le fossoyeur de Méral, en creusant une fosse, trouva un cercueil, l'ouvrit d'un coup de pioche, mais, ô surprise, il contenait un corps qui paraissait vivant. Le visage est plein et le teint est vermeil. Aucune odeur ne s'en exhale. C'était le corps de Victoire Brielle.

La Messe mensuelle à l'intention des Abonnés du " Petit Messenger " sera célébrée le Jeudi 21 Juillet, à 6 heures, dans la Chapelle du Très Saint Sacrement.



TIALA rentra chez elle, se coucha, un mal inconnu la saisit ; vainement les médecins chinois et sa tendre mère la disputèrent à a mort. La semaine n'était pas achevée, que l'enfant rendait à Dieu son âme pure.

Quand la veuve vit sa bien-aimée sans mouvement et sans vie, elle ferma la porte de sa maison et fut à l'église se prosterner devant l'autel de Marie.

“ Vierge, lui dit-elle, deux fois tu pleuras ton enfant durant trois jours ; mais tu le retrouvas dans le temple, et après sa mort il t'apparut ressuscité. Ta puissance n'a pas de limite, rends la vie à ma fille, mon unique trésor sur la terre.”

Longtemps elle pria, elle gémit ; à la fin, la Madone inclina la tête et daigna répondre à cette mère de la terre qui pleurait :

“ Ton enfant vivra, jusqu'au jour où tu consentiras à la livrer à l'amour de mon divin Fils.”

Iliso n'en demanda pas davantage, elle remercia Marie toute-puissante et rentra à sa pauvre demeure. A son arrivée Tiala s'éveille de la mort comme d'un songe.

“ O mère, qu'as tu fait ? s'écrie-t-elle ; je jouissais de Jésus, j'atteignais les splendeurs du ciel ; comme jadis sur la montagne, j'avais atteint la cime brillante ; et les anges mes frères me regardaient avec tendresse ; ta prière a fait mon malheur, ô ma mère ; pourquoi m'avoir ravie à l'Époux des vierges ? ”

L'enfant sanglotait et sa mère la voyant si triste ne pouvait retenir ses larmes. Par ses caresses elle essaya de calmer la profonde douleur de Tiala. Celle-ci se résigna, par amour pour son divin Maître crucifié. Toutefois, le sourire ne vint plus entr'ouvrir ses lèvres.

Elle obéissait plus exactement que jamais à la volonté maternelle, mais témoignait du dégoût pour toute distraction ; les repas semblaient pour elle une pénitence d'une douleur sans pareille ; dès qu'un moment de liberté lui était offert, elle se retirait dans quelque coin et ses larmes coulaient silencieuses et douces.



Comme jadis sur la montagne...

“ Qu'as-tu, ma Tiala ? ” demandait la pauvre mère.
 “ J'ai le mal du pays, disait douloureusement la petite éprouvée, j'ai faim du Jésus qui m'a été ravi, j'ai soif du séjour de l'amour. ”

La mère humiliée baissait la tête. Chaque jour et souvent plus d'une fois se renouvelaient ce déchirement et cette honte. Enfin, la veuve n'y tint plus. Quelques mois s'étaient passés ; on était aux derniers jours de mai ; Iliso se leva, regarda sa fille endormie ; son sommeil était paisible, mais des larmes coulaient encore sur ses joues ; même dans ses songes l'enfant rêvait de son Jésus et de son ciel. Ce fut le coup décisif. La veuve court se prosterner aux pieds de la Madone qui lui avait rendu sa fille.

“ Mère Immaculée, lui dit-elle, en ce mois qui t'est consacré, prends ma fille ; elle souffre sur la terre, le mal du pays divin la dévore. J'aime mieux broyer mon cœur à l'image du tien, que de voir souffrir mon enfant ; réunis-la à ton Fils, le divin Epoux des vierges. ”

La Madone abaissa seulement la tête comme pour dire ; Amen.

Le prêtre commença la messe, la pauvre mère l'entendit, et lorsqu'elle rentra dans son humble demeure, son enfant dormait encore sur sa couche, mais c'était du sommeil des morts.

La veuve pleura, le cœur réjoui cependant, car autour du lit de la vierge chinoise une odeur céleste se répandit : la violette, le lys et la rose mêlaient leurs parfums. Les chrétiens accourus criaient au miracle et les Anges chantaient au ciel, en conduisant Tiala à son Epoux divin :

“ Pour elle éternellement le regard, et le sourire de Jésus.”



Vacances d'Algonquines

EN ce temps-là (1649) comme aujourd'hui, les écolières des Sœurs Ursulines avait une vacance : et elles l'employaient fort sagement. Il s'agit des petites *séminaristes* de Québec : c'est le nom qu'on leur donnait alors. Elle peuvent vous servir de modèle, chères enfants, qui après la distribution des prix de l'année vous envolez joyeuses vers les grands bois.

Sans doute vous n'accompagnerez pas votre père dans les chasses lointaines, comme les petites Algonquines ; vos plaisirs sont plus paisibles. Mais la vie au grand air n'en est pas moins pour vous l'occasion de certains dangers. Combien de fillettes très modestes, très pieuses pendant l'année scolaire, perdent en quelques mois de vacance les bonnes habitudes, et reviennent à la rentrée avec une piété diminuée... avec des fautes peut-être graves ; confession bien lourde parfois que celle de la fin d'une vacance !

Mais laissons parler les vieilles chroniques.

“ Deux petites filles séminaristes, s'étant retirées chez leurs parents, les suivirent dans leurs grandes chasses l'hiver dernier : l'une faisait prier Dieu dans la cabane, et l'autre faisait chanter des cantiques spirituels, que les religieuses leur avaient appris en langue Algonquine ; le

temps qu'elles avaient de reste de leurs petites occupations, elles l'employaient à lire et à écrire. Les séminaristes ont une telle passion pour l'écriture, que si parfois on leur refuse de s'aller promener, elles demandent que pour le moins on leur permette d'écrire.

Ces deux pauvres petites, qui étaient à la chasse avec leurs gens, avaient des regrets si sensibles de se voir si longtemps privées des Sacrements de confession et de communion, qu'elles témoignaient leur douleur par des lettres toutes d'affection et de piété qu'elles écrivaient par deçà.

Il ne se passe jamais quinze jours, qu'elles ne demandent à se confesser ; elles font tous les soirs une exacte recherche de leur conscience, mais avec une telle candeur, qu'elles disent publiquement les fautes qu'elles ont remarquées en leur examen : que si elles en oublient quelqu'une qui ont paru au dehors, celle qui en aura connaissance dira tout haut : Ma sœur, vous ne vous souvenez pas de telle faute ? demandez-en pardon à Dieu. Ce procédé ne les offense point : le bon accord et la bonne intelligence qu'elles ont ensemble leur rend cette chose quasi naturelle."

(Relation des Jésuites.)

Tout par Marie. — L'apôtre ardent et bien connu de la dévotion à la T. S. Vierge, Mr. l'abbé F. H. Lavallée, de Sherbrooke, a conçu l'heureuse idée d'offrir au public une nouvelle édition des "Gloires de Marie" par St. Alphonse, et du "Traité de la vraie dévotion à Marie" du B. de Montfort réunis sous ce titre : *Tout par Marie*. En effet, on ne pouvait mieux convaincre les âmes de l'éminent pouvoir de la T. S. Vierge qu'en leur rappelant les enseignements de ces deux écrits qui comptent parmi les plus beaux monuments de foi et d'amour élevés par les Saints en l'honneur de la Mère de Dieu. — Pour ajouter encore à l'attrait de la doctrine, Mr. l'abbé F. H. Lavallée a orné très richement son ouvrage de 400 illustrations dans le texte et hors texte.





SUJETS D'ADORATION

A L'USAGE DES

Agrégés de la Congrégation du T. S. Sacrement

L'Oraison Dominicale

Pater noster !

LE PAIN DE L'ÂME (1)

I. — Adoration.

Quel est donc ce pain de l'âme que je dois demander d'abord, et avant tout, et pour chaque jour? — Je n'en puis douter, ô mon Jésus, ce Pain supersubstantiel, c'est Vous-même, car vous avez dit: *Je suis le Pain vivant descendu du ciel*; ce Pain sacré, c'est votre chair adorable, c'est votre sang précieux, c'est votre âme et votre divinité, voilés sous les apparences sacramentelles.

S'il est vrai, Seigneur, que nous devons entendre sous ce nom de *pain quotidien* tout ce qui est nécessaire à la double alimentation de notre âme et de notre corps, n'est-il pas juste que nous pensions d'abord à demander le pain de notre âme, notre âme étant si supérieure à notre corps? et puis, n'avez-vous pas dit: *Cherchez d'abord le royaume de Dieu et le reste vous sera donné par surcroît*? Certes si je me préoccupais premièrement du soutien de mon corps, je contredirais à ce conseil de votre saint Evangile.

(1.) C'est à dessein que nous traitons ici particulièrement et tout d'abord du Pain de l'âme, parce que trop peu de chrétiens s'imaginent qu'en récitant le *Pater*, ils demandent la communion quotidienne.

Cette interprétation n'est pas la mienne, ô mon Jésus ! elle est celle de vos plus grands saints, de vos plus illustres adorateurs, des Augustin, des Jérôme, des Ambroise, des Bonaventure et des Thomas d'Aquin. Elle est en tout conforme à l'esprit de votre sainte Epouse, l'Eglise catholique, qui souhaiterait de voir tous ses enfants recevoir chaque jour le pain qui nourrit leur âme. Elle jaillit comme nécessairement de votre très sainte doctrine et du fond de vos pensées ; elle est l'expression vivante des sentiments de votre Cœur adorable.

II. — Action de grâces.

C'est donc bien vrai, mon adorable Maître, que vous voulez venir à moi, en moi, souvent, très souvent, chaque jour même, sous l'apparence d'un peu de pain, pour être la nourriture sacrée de mon âme et me remplir toujours davantage de la plénitude de votre vie divine ! — Oui, c'est vrai et rien n'est plus vrai !

Et je puis et je dois vous demander cette faveur incomparable en vous disant tous les jours : *panum nostrum quotidianum da nobis hodie* ; et vous êtes prêt à vous donner à moi et je dois me tenir prêt à vous recevoir. O Seigneur ! que puis-je faire pour vous remercier du si grand honneur que vous me faites, du si grand honneur que vous m'apportez ? — Si l'éternité ne pourra me suffire pour vous rendre grâce d'une seule communion, parce que dans une seule communion vous me communiquez des biens infinis, quelle ne sera pas mon impuissance lorsqu'il s'agira de chanter ma reconnaissance pour tant et tant de communions qui auront pu être aussi nombreuses que les jours de mon pèlerinage sur cette terre depuis le jour de ma première communion ?

Il en est ainsi pourtant : vous voudriez chaque jour m'enrichir davantage du trésor de vos perfections divines et humaines renfermées dans la petite hostie du ciboire qui m'est réservée ; car vous avez dit ; *J'ai désiré d'un immense désir de manger cette Pâque avec vous* ; et votre désir ne serait plus immense si vous ne vouliez pas le contenter chaque jour ! — Vous avez dit aussi : *Je suis venu pour qu'ils aient la vie et pour qu'ils l'aient surabondante* ; mais, si vous manquiez un seul jour de nous offrir le pain de vie, ce serait une privation, une diminution de vie, il n'y aurait plus surabondance ! — Donc, vous voulez que je communie le plus souvent possible,

tous les jours s'il y a moyen, parce que la communion est le trait d'union le plus puissant, le plus doux et le plus fort entre Vous et moi, entre le Créateur et son indigne petite créature.

Quel amour incroyable de votre part, ô mon Dieu, et que faire pour y répondre ? — Ah ! je n'en puis douter, ma meilleure action de grâces sera d'entrer dans vos vues, de satisfaire la divine passion que vous avez de vous donner à moi, par mon zèle à vous recevoir et à profiter de vos saintes visites.

III. — Réparation.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ! Que de fois, mon Jésus, j'ai fait cette demande sans en bien comprendre le sens ! Et depuis que j'en ai quelque intelligence, que de fois je l'ai proférée sans ferveur, ne sentant pas le besoin que j'avais de cette nourriture divine offerte avec tant de générosité par mon Père céleste ! Pardonnez-moi, Seigneur, ma négligence à m'approcher de la sainte Table aussi souvent que je l'aurais pu.

Je sais bien qu'il n'y a pas pour moi d'obligation de justice de communier chaque jour et qu'en ne communiant pas chaque jour, je ne commets aucun péché ; mais qui sait dans combien de péchés véniels et de péchés mortels je suis peut-être tombé, faute d'avoir donné à mon âme la nourriture suffisante ?

Je sais bien encore que l'on ne doit pas de soi-même et sans conseil approcher si souvent du banquet eucharistique et qu'il y faut apporter en pareil cas des dispositions plus parfaites d'humilité, de pureté et d'amour. Mais n'y a-t-il pas pour moi une obligation d'amour de me rendre toujours plus digne de recevoir chaque jour votre corps et votre sang précieux ? Voilà ce à quoi je n'ai pas assez pensé, voilà ce que je regrette du fond de mon âme.

Et qu'ils sont rares les chrétiens vraiment affamés du pain de l'Eucharistie, pour qui *l'unique douleur est d'être privés du céleste aliment !*

Je dois surtout faire amende honorable pour ces malheureux qui n'ont pas le moindre goût pour le pain céleste, qui passent indifféremment des mois et des mois, quelquefois des années, sans s'approcher de la Table sainte.

Mais s'il y en a qui ne communient pas assez, il en est qui communient trop, en ce sens qu'ils viennent au Dieu trois fois saint avec une familiarité de mauvais aloi, sans préparation, sans amendement de vie, sans vraie piété, sans volonté sincère de faire du progrès dans la vertu. Pour ceux-là aussi je dois réparer et multiplier mes communions, à condition qu'elles soient animées d'un grand respect, de beaucoup de foi et d'amour.

Je viendrai donc, Seigneur, en esprit de réparation, aussi souvent que possible, au Sacrement qui tout en faisant surabonder en nous la vie divine, préserve nos âmes de la mort du péché; et je dirai d'un cœur toujours plus ardent : *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie!*

IV. — Prière.

O mon Dieu, à force de méditer sur les grandeurs, les richesses, les puissantes efficacités, l'aimable suavité du pain de l'Eucharistie, comprenant mieux que jamais que " ce très haut et très digne Sacrement est le salut de " l'âme et du corps, le remède de toute langueur spiri- " tuelle ; que par lui mes vices sont guéris, mes tenta- " tions vaincues ou diminuées ; qu'il m'apporte une grâce " plus grande et une augmentation de vertu ; qu'il affer- " mit ma foi, fortifie mon espérance, enflamme et dilate " ma charité ; " profondément convaincu que le plus grand hommage à rendre à Notre-Seigneur, la plus grande satisfaction à offrir à son Cœur, le plus puissant apostolat à exercer en faveur du corps de l'Eglise qui combat, le plus puissant moyen de glorifier l'Eglise qui triomphe et de soulager l'Eglise qui souffre, c'est la communion ; qu'enfin la dévotion nécessaire entre toutes, à l'égal d'un culte et de la religion elle-même, c'est la communion ; je sens *mon amour s'embraser dans cette méditation*, et je redis avec plus d'instance que jamais : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien*, et avec les Juifs dans le désert : *Seigneur, donnez-nous toujours de ce pain!*



post
plais
sa co
cend
point
digne
toute
So
dont
—
—
nutes
Pie
de D
Le
de ve
Pie
mand
—
les ch
—
—
galop
échap
—
—
—
—
agréa



Pied Léger

IV. SAIT-IL JOUER ?

Le Père Roussel était chargé de la surveillance pendant les récréations au collège Marquette ; c'était bien l'homme qu'il fallait pour occuper ce

poste. Sa physionomie, toujours aimable et souriante, plaisait beaucoup à la jeunesse qui lui donnait toute sa confiance. Si un collégien s'autorisait de la condescendance du Père pour prendre trop de liberté, il n'avait point l'envie d'y revenir une seconde fois. Un seul regard digne et sévère, dirigé sur le jeune coupable, rendait toute parole de blâme superflue.

Son attention se tournait en ce moment vers Pied-Léger dont la vivacité et l'adresse ne lui avaient point échappé.

— C'est une riche nature, dit-il à François Elmwood.

— Je n'ai jamais vu son pareil, mon Père, en trois minutes il nous a enlevé au moins six chapeaux.

Pierre arrivait justement près de François le chapeau de Daniel Dockery à la main.

Le Père Roussel, dissimulant un sourire, lui fit signe de venir.

Pierre ralentit sa course, car il présentait une réprimande.

— Il me semble que tu prends plaisir à collectionner les chapeaux.

— Mais oui, mon Père, c'est très drôle.

— Autrement tu ne le ferais pas, je pense, et tu ne galoperais pas là, autour de nous, comme un cheval échappé.

— Non, mon Père.

— Donne-moi ce chapeau.

— C'est le mien, c'est le mien, dit Daniel tout essoufflé.

— Le voilà, reprit le Père. Est-ce que tu trouves bien agréable, Dockery, de te voir prendre ton bien ?

Daniel pensait se venger, il n'osa pourtant avouer son ressentiment.

— Ce n'est rien, mon Père, après tout, Pierre est un bon camarade.

Pierre le regarda avec reconnaissance.

— Je te crois, Daniel, néanmoins tous n'ont peut-être pas la même opinion. Pierre, ajouta-t-il d'un ton sévère, si je te vois encore enlever un seul chapeau, tu auras de mes nouvelles.

— Je ne le ferai plus, promit le coupable.

— Tu devrais concourir avec Daniel, Pierre dit le Père Roussel avec son air de joyeuse affabilité ; jusqu'à présent c'est le premier sauteur du collège, mais peut-être seras-tu capable de l'égaliser, ou même de le surpasser. Il faut faire honneur à ton nom Pied-Léger, voyons, aimes-tu à sauter d'abord ?

— Encore bien plus qu'à courir, Père, répondit l'enfant, visiblement touché de la bonté de son surveillant.

— Je l'avais deviné ! Daniel, j'ai peur que tu trouves dans ton nouveau camarade un adversaire redoutable.

— Quel sera l'enjeu ? demanda Dockery sûr de sa victoire.

— Le Père Roussel sourit. — J'ai justement une orange dans ma poche... Au vainqueur !..."

— Tu m'en donneras la moitié Daniel ? demanda Charles Pierson arrivé dans l'intervalle.

— Attends d'abord de savoir si je gagne, moi, je ne vends jamais la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

— Allons, commence Daniel, voilà la ligne, dit le Père en traçant une raie sur le sol avec sa clé.

Bon nombre de spectateurs se groupèrent.

Dockery se recula pour mieux prendre son élan et bondit léger comme une plume.

— Bravo, parfait, tu n'as jamais mieux sauté.

Bravo, bravo, répétèrent les collégiens en battant des mains.

Pierre mesura des yeux la distance.

— Je crois, dit-il, que j'irai plus loin.

Chacun parut incrédule, pourtant, sans aucune difficulté, le petit Pied-Léger dépassa de beaucoup le but atteint par Dockery.

— Jamais gamin de douze ans n'a sauté pareillement parmi nous, assura François Elmwood.

— Pierre, dit le Père Roussel, avant de recommencer remonte les ressorts cachés dans tes pantalons.

— Mais il n'y en a pas, répondit l'enfant très sérieux.



— Alors ils sont dans tes souliers.

— Non plus, je vous assure ; et il eût délacé ses souliers et les aurait enlevés, si les joyeux éclats de rire des camarades n'avaient trahi la plaisanterie du Père.

La réputation naissante de Pied-Léger intéressa bien-

tôt tout le monde; on le fit sauter et ressauter; sa supériorité sur Daniel devint incontestable.

L'orange fut partagée entre vainqueur et vaincu, tous deux éprouvèrent grand plaisir à la manger pendant que le Père Grâce écrivait au tableau à la classe suivante.

Le lendemain le Père Roussel fit appeler un écolier qui nous est encore inconnu, Harry Archer, président du club des Highflier.

Dans les collèges d'Amérique, les élèves forment entre eux des quantités de clubs, d'associations, tant pour les études que pour les jeux, ce qui excite l'ardeur générale.

— J'ai entendu dire, Harry, que vous étiez à la recherche d'un nouveau membre pour votre club, est-ce vrai?

— Oui, Père, depuis l'exclusion de Georges Trampler, nous ne sommes plus que huit.

— Pourquoi n'enrôleriez-vous pas Pied-Léger?

— Croyez-vous qu'il sache jouer, mon Père?

— Je l'ignore, en tout cas vous l'aurez vite mis au courant; il en saura davantage en un mois, que la plupart des enfants de son âge en trois ans.

— Nous pouvons bien le mettre à l'épreuve, j'ai justement une balle. Où est-il? Ah! je l'aperçois!...

Harry revint, ramenant Pierre avec quelques membres de son club.

— Connais-tu le jeu de base-ball, demanda le Père Roussel?

— Oh oui, mais je l'ai bien peu pratiqué.

— Sais-tu lancer?

— Lancer? bien sûr! Donne-moi seulement la balle, Harry?

Pied-Léger la saisit et mesura la cour du regard.

Et avec un léger mouvement de l'avant-bras, il lança la balle presque en ligne droite dans les bras de François.

— Voilà qui s'appelle lancer, s'exclama Harry étonné.

— Avez-vous vu, mon Père, comme il s'y est pris adroitement. On dirait qu'il pousse doucement la balle devant lui. Comment fais-tu Pierre?

Suivant des yeux la balle relancée par son camarade, Pied-Léger se plaça exactement à l'endroit voulu, mais ne ferma pas les mains assez vite pour la retenir au passage, elle roula sur le sol.

— Voyez-vous, dit Pierre, je rattrape mal et je ne me rends pas compte de la manière dont je lance, je le fais naturellement.

— Sois sans inquiétude, cela viendra, assura le Père Roussel, Elmwood se chargera de te dresser ; d'ici peu, tu prendras place parmi les meilleurs joueurs.

— Regardez mes enfants, avec quelle aisance il manie la raquette !...

Harry Archer suivit les conseils du bon surveillant, Pied-Léger fut immédiatement agrégé au club des High-flier et nous verrons dans la suite qu'il justifia pleinement le choix de ses camarades.

Les succès remportés en classe étaient moins brillants. Encore et toujours le professeur se voyait obligé de rappeler l'étourdi à l'ordre, de reprendre, de punir. Certes les occasions de pratiquer la patience ne manquaient point au Père Grâce. " Quel enfant terrible ! je me demande comment ses parents peuvent en jouir," dit-il un jour en voyant Pierre franchir le seuil du collège, plus turbulent que jamais.

— Ce n'est pourtant pas un mauvais enfant, reprit le Père Roussel ; Pierre est une nature droite, il a du cœur et du courage, la persévérance lui fait défaut, mais le temps de la réflexion viendra, croyez-moi, cher Père, vos sollicitudes auront leur récompense au jour béni où il recevra son Dieu.

P. FINN.

(extraits)

JÉSUS !

L 'ai péché, j'en fais l'humble aveu.
 E tends vers moi ta main bénigne,
 S ur ton Cœur mets mon cœur indigne,
 C n jour, j'espère, grâce insigne,
 S ur ce Cœur je mourrai, mon Dieu !

Madeleine aux Pieds de Jesus.

Duo - pp

De mes je - sus l'è - cou - ter on si - len - ce Bais - ser ses

pieds se pos - er sur son cou - ronne Maître en lui seul tou - te ma com - ploi -

san - ce Voi - la ma vie et voi - la mon bon - heur Di - vin Je -

co. ne Ah que ne puis-je y vo. ler aus-si-tôt.

Aimer Jésus, l'écouter en silence
 Baiser ses pieds, reposer sur son Cœur,
 Mettre en Lui seul toute ma complaisance
 Voilà ma vie et voilà mon bonheur !
 Divin Jésus, doux Sauveur que j'adore
 Pour vous aimer le temps s'enfuit trop tôt.
 J'attends le Ciel pour aimer plus encore
 Ah que ne puis-je y voler aussitôt... (bis.)

Quand, recueillie au dedans de moi-même
 Tout doucement, je pense à mon Jésus,
 Lorsque je sens et lui dis que je l'aime
 Je suis heureuse et ne veux rien de plus
 Au fond du cœur, Il me parle et murmure
 Des mots si doux, que j'en brûle d'amour !...
 J'attends le Ciel pour aimer sans mesure,
 Ah ! que ne puis-je y voler dès ce jour !... (bis.)

Hélas ! mon Dieu, toujours quelque souillure
 Attriste en moi, votre regard jaloux ;
 Je vous oublie, ingrante créature
 Et me complais en ce qui n'est pas vous
 Ah ! je voudrais briser cet esclavage
 Quitter la terre et m'envoler là-haut !...
 J'attends le Ciel pour aimer sans partage,
 Ah ! que ne puis-je y voler aussitôt !... (bis.)

Au saint autel mille et mille délices
 Comblent mon âme et la font déborder
 Je bois l'amour dans les divins calices.
 Mon Dieu ! Mon Tout ! Je puis vous posséder
 Et quand mon cœur sur le vôtre palpite
 Vous me quittez, vous me fuyez trop tôt
 J'attends le ciel pour aimer sans limite
 Ah ! que ne puis-je y voler aussitôt. (bis.)



tout
 nant
 de t
 L
 trois
 cath
 les o
 Le
 son
 l'ava
 cons
 fianc
 chan
 La
 pass
 cher,
 somr
 ment
 Te
 dit-il
 de n
 repri
 fais,
 On
 pas q



* L'organiste *

(Suite.)



PENDANT, le musicien vieillissait toujours, et quoique son esprit restât encore jeune et parfaitement lucide, chaque jour s'appesantissait sur sa tête, comme un poids de plus en plus lourd. Ses épaules se courbaient, son appétit s'en allait, ses forces s'épuisaient doucement.

Un dimanche soir, il eut beaucoup de peine à accompagner les derniers psaumes des Complies ; il quitta la tribune, tout affaissé, appuyé sur le bras d'Estelle, et se retournant au seuil de sa chambre, il jeta un long regard plein de tristesse sur le grand orgue devenu silencieux.

Le lendemain, pour la première fois depuis près de trois quarts de siècle, le vaste instrument se tut dans la cathédrale, et seul, l'orgue de la Maîtrise accompagna les offices du Chapitre.

Le vieillard était bien mal ; il baissait rapidement et son ami le chanoine, appelé en toute hâte par Estelle, l'avait administré et avait passé la journée près de lui, le consolant et l'exhortant doucement à paraître avec confiance devant ce Dieu bon dont il avait, pour ainsi dire, chanté les louanges à tous les instants de sa vie.

La nuit était venue. Estelle cachant ses larmes, avait passé la veillée près de son père qui, refusant de se coucher, était resté assis dans un grand fauteuil et paraissait sommeiller. Près de lui, le vieux chanoine lisait paisiblement son bréviaire.

Tout à coup, le malade ouvrit les yeux : " Mes amis, dit-il avec douceur, conduisez-moi encore une fois auprès de mon orgue." — On crut qu'il divaguait. Mais il reprit plus fermement : — " Aidez-moi, je sais ce que je fais, et c'est là ma dernière volonté."

On le soutint ; il franchit assez facilement les quelques pas qui le séparaient du clavier. Là, à la lueur tremblan-

te de deux cierges allumés à la hâte, il s'assit et, la tête appuyée sur l'épaule du chanoine qui le tenait dans ses bras, il plaça ses doigts sur les touches. Aussitôt dans la vaste cathédrale déserte, la voix de l'orgue s'éleva lentement. A la fois solennelle et touchante, elle chantait : *Adoro te devote, latens Deitas.*»

L'expression de l'instrument était si vivante qu'on eût



dit une voix humaine. Le chanoine, Estelle, une religieuse qui les assistait, ne purent y tenir et éclatèrent en sanglots. Seul, le vieil organiste restait calme, les yeux levés vers le ciel où il envoyait son dernier hommage.

Tout à coup, ses forces l'abandonnèrent. — Estelle, dit-il, continue à ma place. — La jeune fille posa à son tour ses doigts sur le clavier. L'orgue continua, mais son

exp
suav

L'

riait
com

le co
sitôt,

chœu
Regi

accor
d'un

Le

cepen

pace,
Estel

ciel, s

ses d

fois :

derni

père

fermé

nier a

La

“ Con

vient

puisse

On

ges et

le sile

immen

briller

dorée

grand

.....

Mes

un pet

pieux

pagner

qui n'e

portes

expression avait changé soudain : sa voix devenue plus suave encore pleurait doucement sous la grande voûte.

L'hymne achevée, l'enfant regarda son père : il souriait toujours, regardant tour à tour sa fille et l'orgue, comme pour demander encore un peu d'harmonie. Estelle comprit, tira un registre et appuya sur les notes : aussitôt, des voix célestes se firent entendre, comme un chœur de séraphins, dans un lointain infini. — "*Salve Regina!*" chantaient-elles, accompagnées seulement par accords si simples et si touchants qu'on eût dit l'écho d'un concert divin.....

Le visage de l'organiste, de plus en plus pâle, était cependant tout radieux. Les notes tombaient dans l'espace, tremblantes et douces comme des larmes de bonheur. Estelle, toute transformée à son tour, pâle et les yeux au ciel, semblait y lire les accords célestes qui vibraient sous ses doigts. L'orgue obéissant chantait et pleurait à la fois : "*O demens, O pia, O dulcis Virgo Maria....*" La dernière note se tut. Estelle se retourna et regarda son père : sa bouche souriait encore, mais ses yeux s'étaient fermés ; son souffle s'était éteint doucement avec le dernier accord...

La jeune fille se jeta sur lui : "Papa ! Papa !..." — "Consoie-toi, ma fille, dit le vieux chanoine, ton père vient de faire la plus belle mort qu'un artiste chrétien puisse rêver."

On emporta le vieillard ; la religieuse éteignit les cierges et ferma la porte ; les vastes voûtes rentrèrent dans le silence, et une obscurité profonde envahit les nefs immenses. Seule, la petite lampe du sanctuaire semblait briller d'un plus vif éclat, jetant ses rayons sur la porte dorée du tabernacle, comme un hommage perpétuel au grand Maître de toute harmonie.

.....
 Mes chers Amis, quand je mourrai, faites près de moi un peu de musique, un peu de musique sacrée.... Qu'un pieux "Adoro te," qu'un doux "Salve Regina" accompagnent mon âme tremblante, car leur divine harmonie, qui n'est pas de ce monde, lui ouvrira plus facilement les portes de l'autre...

P. COLONNIER.



Petite Chronique eucharistique

Au Cenacle de Montreal:

Mai—Juin.

NE parlons pas d'avril, le mois qui nous fit des surprises si désagréables! On s'en allait de confiance sur les grandes routes, par un petit soleil plein de promesses, et l'on rentrait "giboulé," gelé, maussade.

La Ste Vierge a tout éclairci: sa main souveraine a chassé les nuages, et son doux sourire a jeté des lueurs radieuses dans le ciel débarrassé.

9 Mai—Cérémonie de profession.

"Le royaume des cieus est semblable à une femme qui pétrit trois mesures de farine, après y avoir caché le levain, jusqu'à ce que la pâte soit tout-à-fait levée."

Marie est cette femme bénie, sans nul doute: mais la farine, où la trouvera-t-elle? — Dans les épis, comme toujours. Le froment, jeté en terre, a poussé sous la forme d'un jeune novice de la Beauce: pays fertile, vraie terre de Gessen, d'où plus d'un ami vénéré nous envoie des fils de bénédiction. Et le novice, ayant livré à Marie, ouvrière industrielle, son intelligence, son cœur, sa volonté — les "trois mesures" de l'Evangile — s'est vu transformé en farine: et l'amour de Jésus-Sacrement ayant servi de levain, de la farine on a fait un pain délicieux que le Seigneur jaloux de nos âmes, reçoit aujourd'hui dans une fête joyeuse.

Nous célébrons en même temps l'anniversaire très cher à nos cœurs, de l'approbation définitive de notre Institut.

A Jésus par Marie! disait le jeune profès. Ce mot, tout récemment, des apôtres ardents, fils du B. Grignon de Montfort, se sont mis à l'écrire, pour mieux le faire comprendre. Et la gentille Reine de *Marie Reine des Cœurs* est venue frapper à notre porte.

Elle promet beaucoup: elle tiendra davantage. Des protecteurs puissants et aimés la recommandent. Nous lui souhaitons longue vie et plein succès.

A Jésus par Marie! Nous avons eu le bonheur de développer les vérités eucharistiques aux religieuses de la Congrégation Notre-Dame, préparées par leurs traditions et celles de St Sulpice à ne pas séparer le Fils de la Mère. Indirectement, les fruits de cette retraite seront profitables aux nombreuses élèves que ces dévouées maîtresses préparent à la vie chrétienne dans tout le Canada.

Fête-Dieu.

A Jésus par Marie ! Les solennités du Mois de la Ste Vierge ont préparé la grande cérémonie du 2 Juin, jeudi de la Fête-Dieu.

Bornons nous à en indiquer le relief principal. Après Vêpres, le P. Amé, frère mineur, expose à la foule attentive les deux pensées de l'Eglise en ce jour : louange et réparation à Jésus-Hostie, pour l'amour vraiment étrange qu'il témoigne à sa créature ; pour la légèreté coupable qui accueille trop souvent cette prodigieuse bonté.

La voix forte et souple de l'orateur lui a permis de passer sans effort des exhortations les plus pressantes aux descriptions simples, des réflexions calmes et pratiques aux élans pieux, passionnés même, que lui inspirait le sujet et la circonstance.

La procession de 8 h. a suivi le parcours habituel, rues Berri et St. Hubert, en traversant le jardin garni d'oriflammes et d'écussons.

Le salut doit se donner je ne dirai pas devant la maison, mais sur la façade au 1er étage. Par une disposition originale, les entrées sont restées libres ; un triple cintre offre des galeries provisoires en avant de chaque porte, et forme l'appui du reposoir, qui se dresse gracieusement, surmonté d'un Ostensor monumental, d'un *Gloire à Jésus-Hostie*, et d'un vaste arceau, le tout en lumières électriques. La garde Duvernay sonne aux champs : un Magnificat puissant sort de 3000 poitrines : l'électricité coule comme une âme vivante dans la décoration : les fusées éclatent joyeuses et bruyantes au faite du pignon.

Mais la pluie commence, drue et froide. On va terminer la cérémonie à l'intérieur. *Rex glorie !* proclament à leur tour les centaines de cierges qui surchargent le trône. Jésus, pitié, pardon, secours ! crient les assistants, en réponse à l'invitation que leur en fait le Père prédicateur. Ces sortes d'acclamations très pieuses et d'un effet grandiose, sont à conseiller partout.

A New-York

Plusieurs de nos amis ont eu dernièrement l'occasion de visiter ce cher Cénacle. Une œuvre en particulier mérite l'attention maintenant : celle de l'*adoration nocturne* des paroisses de New-York, qui envoient tour à tour des groupes d'hommes pour faire la veillée sainte.

La bonne Sainte Anne continue à être, comme disait jadis un brave homme, la "grand'mère du Saint Sacrement." Son culte, fidèlement conservé dans la crypte par les soins d'un pieux auxiliaire, est la voie toute tracée pour aller à Jésus exposé dans la chapelle supérieure. Puissent tous les canadiens de la grande ville le comprendre !

Au mois d'Octobre aura lieu un congrès eucharistique, sous le haut patronage de Mgr. Farley. Nous aurons occasion d'en reparler, et serons heureux de renseigner nos lecteurs sur cette importante manifestation.

Au Juvénat de Terrebonne.

Un nid d'aiglons.

Les ailes leur poussent, aux chers enfants. Ils ont désiré fonder une modeste Académie, où l'on s'exercerait, dans le recueillement du nid bien clos, au langage littéraire, aux déclamations classiques, afin plus tard, quand les ailes auront grandi, de s'envoler hardiment vers les hautes cimes... de l'éloquence. Tel le roi des oiseaux, l'aile dans l'azur, l'œil dans le soleil, la foudre dans ses serres !

L'aigle, c'est le doux et sublime St. Jean, patron de l'Académie. — On a voulu évoquer l'aimable image de l'ancien Juvénat de France, en lui prélevant son nom : souvenir délicat, invitation qui sera comprise par nous tous, à ne pas oublier dans nos joies ceux qui sont là-bas, dispersés et attristés.

Plusieurs séances ont donné déjà de bons résultats ; mais il convient de les tenir secrets, pour bien des raisons, dont la plus simple est celle très connue : " Ne vendez pas la peau de l'ours... "

Plaisirs paisibles.

On a vu, mais on voit de moins en moins, tel prince de la poésie ou de la prose, après de nobles efforts intellectuels, s'aller reposer dans les travaux champêtres. C'est une tradition à conserver.

Aussi nos académiciens entre deux séances, revêtent volontiers le costume du jardinier, et chacun devant son lopin de terre fait des plans de culture et de décoration de chapelle. C'est un spectacle reposant : appuyées sur leur bêche, ces figures souriantes et calmes ont je ne sais quoi de bucolique.

La rentrée.

Avant même que l'année d'études soit terminée, et que la redoutable balance des examens ait mesuré le poids de science et de travail de chacun, on parle fortement déjà des nouveaux venus qui, à la rentrée, doubleront la petite famille du Juvénat.

Les admissions sont limitées à une vingtaine, et de nombreux candidats sont sur les rangs : ce qui fait supposer que dans quelques semaines, les recrues seront au complet et que pas une seule place sera vacante.

Merci aux dévoués pasteurs, les amis de Jésus-Hostie qui se sont employés avec zèle à Lui donner de jeunes fleurs de prêtres, et avis à ceux qui ont des demandes à nous faire de se presser un peu pour ne pas nous occasionner la peine d'un refus.